

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La poésie qui se fait et celle qui ne se fait pas.

Pierre Nepveu

Numéro 9, février 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40108ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nepveu, P. (1978). La poésie qui se fait et celle qui ne se fait pas. *Lettres québécoises*, (9), 15–17.

La poésie qui se fait et celle qui ne se fait pas.

On ne parle pas souvent des Écrits des Forges. Depuis quelques années, cette maison d'édition fonctionne en collaboration avec l'Université du Québec à Trois-Rivières, sous la direction du poète Gatien Lapointe. L'entreprise est modeste, aux produits très uniformes dans leur présentation, et il semble qu'elle se conçoive surtout comme une rampe de lancement pour de jeunes poètes qui en sont à leurs premières armes. Mentionnons un Michel Leclerc, dont les *Odes pour un matin public* furent parmi les premières publications des Forges, et qui publiait l'an dernier un recueil à l'Hexagone, recensé dans cette chronique.

Si peu de poètes des Forges ont vraiment percé jusqu'ici, certains noms se sont quand même imposés, parmi lesquels il faut mentionner Jean-Marc Fréchette et Jean Provencher, dont je n'ai malheureusement pas eu l'occasion de parler plus tôt. L'écriture de Fréchette, un peu comme celle d'Alexis Lefrançois, se déploie à l'écart de toutes les modes, sous le signe d'une spiritualité étonnante chez un jeune poète, et qui le place dans la lignée de Rina Lasnier et de Fernand Ouellette. L'influence de Ouellette, en particulier, est évidente dans ce poème du recueil intitulé *le Retour* (1975) :

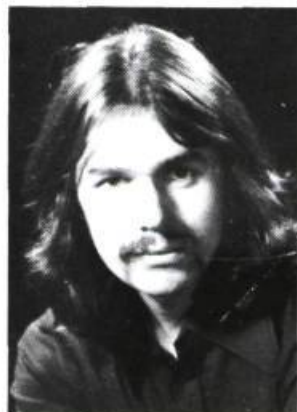
L'hiver torride règne. Les déesses rêvent au sommet de l'arbre. La soirée passe dans l'outrance du souvenir. (p. 43)

L'exotisme qui traverse la poésie de Fréchette est parfois agaçant, mais la démarche générale de cette poésie qui n'a pas encore trouvé sa vraie voie est indiscutablement sérieuse, respectueuse du langage à une époque où il est de bon ton d'en faire de la bouillie :

Vos yeux dévorés par l'eau des chutes pures. Et quand s'éveillent les forêts, la parfaite clarté du désespoir. (Le Retour, p. 57)

Même si le dernier recueil de Jean Provencher, *Douleur du fragment*, date du tout début de 1975, il faut quand même mentionner la très grande sûreté de cette poésie, à l'intensité un peu sauvage, plus proche de notre sensibilité que celle de Fréchette :

*retourner vers de nouvelles justes passions
lovées sous de tendres draps
à empreinte de mes mains de mon corps
à souffrance conjurée de vive joie
feuille à mine à rebours
sol d'arbres défaits corps arbre défait
tout entre envies d'éternités (p. 65)*



Jean Provencher



Jean-Marc Fréchette

Cette poésie de l'homme passionné et angoissé, qui fait l'« inventaire de (ses) songes les plus scabreux », est sans doute l'une des plus belles révélations des Éditions des Forges, une preuve d'exigence, pour la poésie qui vit et qui donne à vivre.

J'aimerais pouvoir penser autant de bien des parutions les plus récentes du même éditeur. Les critères de qualité ont-ils baissé ? Défaillances passagères ? Les Écrits ont lancé à l'automne 1977 quatre recueils, dont aucun, à mon avis, ne mérite vraiment d'éloges.

J'aime la poésie capable d'humour et d'ironie. Je n'aime pas la poésie futile qui, refusant de se prendre au sérieux, croit qu'il faut du même coup éviter tout sérieux. D'ailleurs, existe-t-il une oeuvre de quelque poids qui ne se prenne vraiment au sérieux, même au risque du ridicule ? Le rire du texte doit rester en-deçà de l'auto-destruction, en-deçà d'un je-m'en-foutisme nihiliste qui dévalorise à l'avance toute possibilité d'un langage signifiant. Le refus de se prendre au sérieux est hélas, trop fréquemment, une feinte et une fuite, une façon d'annoncer d'entrée de jeu au lecteur : vous ne me concernez pas, tout jugement que vous oserez porter n'aura de toutes manières aucune pertinence. La peur de se prendre (et de se faire prendre) au sérieux est la plaie d'une certaine littérature actuelle. Ou l'écriture met en jeu toute la pensée, corps et âme, ou elle ne produit rien d'autre que des hochets que l'on se passe de main à main, entre petits copains, avec des sourires de connivence.

Je n'aime pas particulièrement faire des colères, surtout contre des poètes qui en sont à leurs débuts ; mais c'est avec une irritation certaine que je referme *Jet / Usage / Résidu*, « manifeste intuitif, récit instinctif, récit fictif, récifs » (sic), publié par Bernard Pozier, Yves Boisvert et Louis Jacob. Faudra-t-il reprendre la déjà célèbre expression populaire, utilisée dérisoirement par les auteurs : Y'A RIEN LÀ ? La formule est en tout cas un signe des temps : elle est le fin mot d'une indifférence et d'un abstentionnisme qui ne laissent présager rien de bon.

Jet / Usage / Résidu est un texte à plusieurs voix, où se succèdent les formules loufoques, les images surréalistes, les calembours plus ou moins réussis. Exemple : « pointe du lac en vue. point beach on see. point bitch on the sea. pointe aux chiennes sur la mer. » (p. 20). Les trois poètes semblent beaucoup s'amuser ; on souhaiterait qu'ils ne croient pas cela suffisant pour faire un livre. Le « Code d'éthique des usagers du discours », à la fin du « manifeste », apprend au lecteur que « les poètes résolurent de fonder une éthique fondée sur la valorisation positive de la mort, du mensonge et de la merde. En 1977, aux trois-rivières, ils viennent de s'apercevoir qu'ils se sont simplement trompés (...). ils se chargent encore parfois d'investir dans des entreprises maudite-ment mauvaises pour leurs semblables une somme énergétique considérable et dont la portée sociale et politique leur échappe totalement » (p. 62-63). Si je lis bien, cela voudrait dire que les trois poètes ont l'impression de ne pas avoir vraiment réussi à produire le déchet qu'ils désiraient. Au lecteur d'en juger, et de tenter de comprendre ce que la « valorisation positive » en question peut bien signifier. Quant à la portée politique, il est dommage qu'elle se réalise surtout dans des extraits comme :

canal 01— émission : le crosseur crosse
réalisation : P. our E.nculer T.ous
les canadiens
production : recyclable (MORE !) (p. 52)

Le « jeu de la négation fondamentale » (p. 55) peut-il être



autre chose qu'une lamentable impasse ? Une phrase comme : « il se rappela les doigts de goélette à son coeur clitoris pinçant le sel de l'oeil à dos » (p. 21) a-t-elle, en 1978, le moindre pouvoir, subversif ou autre ? Comme si, à une époque qui ne cesse de dévaloriser le sens, ce n'était pas le sens, justement, qui était ce qu'il y a de plus subversif. L'écriture est un travail dans la *négativité*, non dans la négation pure du langage et de la pensée, comme si les réductions et les poncifs télédiffusés et marketisés ne suffisaient pas.

On doit souhaiter que *Jet / Usage / Résidu* ne constitue pour les trois poètes qu'un regrettable accident de parcours. Yves Boisvert a déjà publié deux recueils aux Forges, dont le dernier, *Mourir épuisé*, n'était pas sans qualités. Bernard Pozier, avec *À l'aube, dans l'dos*, publié quelques mois avant le manifeste, n'évite pas toujours les facilités et les naïvetés. Le ton goguenard et sarcastique réussit, cependant, dans certains textes, à tracer le portrait d'une société qui passe ses veillées au « pot » et à la « bière-mescaline ». C'est au moins divertissant :

Les enfants sur leurs bancs
Phonographient l'ennui qui s'écoute à reculons
C'est cool...
Les bureaucarpes sur leurs secrétaires
Télégraphient la tristesse qui se cogne et se
défile à la théâtrale
C'tau bout...
Les artisses trippants
Cinématographient le vide qui s'écoule
et grossit au ralenti
C'est pété... (p. 20-21)

Peut-être Pozier pourra-t-il maintenant produire quelque chose d'un peu plus substantiel, comme le laissent croire des images de la fin du recueil :

le jour se lyricise
la neige t'encrache des lèvres aux paupières
lumière à tracer des horizons aux frontières
de la nuit (p. 67)

Alors que Bernard Pozier s'en remet à l'immédiateté du langage parlé, son ami Louis Jacob, dans *Avant-serrure*, s'applique encore à « défaire le discours » (p. 24), dans une syntaxe volontairement incohérente. Ce type de syntaxe se répand de plus en plus chez des jeunes poètes qui semblent croire que pour « faire du Nicole Brossard », il suffit de mettre ici un adjectif à la place d'un verbe, là un adjectif au lieu d'un substantif, et ainsi de suite. La recette est un peu courte ; elle se double chez Jacob d'un surréalisme inflationnaire, qui croit que l'indice de signification est proportionnel à la dépense d'images. Cela donne des séquences du type :

*repandre au générateur de
grenouilles coassant à l'étrier tampon
des pages il y eut croisement de jambes
contre gueule de chien d'après-midi et
lourd puis qu'augmente de brochures roue
de roue de travers au long sommeil et
poussières d'origine cendres (p. 31)*

Il faut souhaiter que Louis Jacob choisisse, et très vite, de dire ce qu'il a à dire.

André Dionne, un autre poète des Forges, en est, lui, à son troisième recueil, après *Dyke* et *Envers* précédé de *Gangue*. *Demain aujourd'hui* est un recueil intimiste : écriture de l'amour et des corps, sans désir d'originalité à tout prix :

*kaléidoscope de lui d'elle
des autres de la pri
son noir éclairé de gui
tare fil / aments brûlants
doigts itinérants s'en
tendre s'allonger
voix carreaux des miroirs
écho les chairs s'a(p)
pellent s'é / pellent (p. 13)*

Malheureusement, voulant probablement faire moderne, André Dionne a choisi de parsemer son texte de barres obliques sans véritable nécessité, autre que celle d'agacer le lecteur :

*é /
tougher son sou /
l / age / ment /
à par / ler par a / mour (p. 32)*

La polysémie ne s'obtient hélas pas à si bon compte et un lecteur attentif aurait dû suggérer à André Dionne d'éviter un tic qui ne convient aucunement au type de poésie qu'il pratique.

Comme on le voit, le bilan est plutôt négatif. Il est clair que certains des recueils dont je viens de parler n'étaient tout simplement pas encore mûrs pour la publication. Ni la poésie, ni les poètes eux-mêmes n'ont de profit à tirer de cette hâte. Il faut souhaiter que les Forges retrouvent une exigence qui, temporairement peut-être, connaît des défaillances.

Pierre Nepveu.

GAUVREAU

OEUVRES CRÉATRICES COMPLÈTES



**parti
pris
Gauvreau**

OEUVRES CRÉATRICES COMPLÈTES

Claude Gauvreau

"Il faut plonger dans ce qui est une des oeuvres les plus considérables de toute la littérature québécoise, comme un baigneur, la première fois qu'il s'aventure dans des eaux inconnues sans en connaître rien des remous, bas-fonds et battures."

Gérald Godin

"Les *Oeuvres créatrices complètes* seront à n'en pas douter le livre de l'année 1977. Un écrivain s'y révèle à la hauteur de son mythe."

Lise Gauvin, *Le Jour*, 12 août 1977

"Quelque chose d'unique dans l'ordre de l'écriture."

Réjean Beaudoin, *Le livre d'ici*, 5 octobre 1977

"Un événement dans l'édition québécoise: par la qualité de l'oeuvre et de son édition."

Jean Royer, *Le Soleil*, 25 juin 1977

Le cadeau idéal aux amoureux de notre littérature!

\$60.00 pris de lancement (à partir du 1er mai 1978: \$75.00) 1504 p.

Aucune librairie au Québec n'a tous les titres des Éditions Parti Pris et de L'Hexagone. Une documentation sur nos nouvelles parutions et un catalogue complet de plus de 300 titres disponibles seront envoyés à qui en fera la demande.

☐ Je joins à mon envoi \$....., couvrant la totalité de mon achat et je recevrai ma commande sans frais ajoutés.

☐ Vous me facturez. Je reçois ma commande et je paie en plus des frais de postes et de manutention d'environ 5%.

Nom.....

Adresse.....

Code postal.....

Vous adressez le tout à: **LIBRAIRIE POSTALE
PARTI PRIS/L'HEXAGONE**

947 est, rue Duluth (coin Mentana) Montréal H2L 1B7

L'INTERMEDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX

**MENSUEL DE QUESTIONS ET REPONSES,
HISTORIQUES, LITTÉRAIRES, ARTISTIQUES
ET SUR TOUTES AUTRES CURIOSITÉS.**

64 rue de Richelieu. 75002 Paris - FRANCE
Bureaux: lundi, mercredi et vendredi de
17 à 19 h tél: 742.03.52 et 742.32.84.

Fondé en 1864

Cette revue, unique en son genre dans le monde entier, fondée en 1864 et publiée jusqu'en 1940, a repris vie en 1951. Son but est d'être un lien entre chercheurs. Le fonctionnement en est simple. Sous la rubrique des **Questions** sont insérées les demandes de renseignements des abonnés. Sous celle des **Réponses**, les solutions proposées par les lecteurs, fussent-elles contradictoires. Ainsi s'ouvre un débat où chacun peut exposer son point de vue ou le résultat de ses recherches.

**Spécimen gratuit
en se recommandant
de "Les lettres québécoises".**

1977 / PARIS